

Comme tout un chacun j'ai été façonnée par la langue. Je me souviens comme si c'était hier comment mon être tout entier est apparu tout à coup, grâce à une seule phrase. Un jour, ma mère m'a dit comment elle avait senti l'instant où j'avais surgi comme un éclair

SEMA KAYGUSUZ

Ce lieu sur ton visage

roman traduit du turc par Catherine Erikan

fulgurant dans sa matrice, comment elle avait vécu le deuxième rapport amoureux pendant lequel s'était accomplie la fécondation et comment elle avait alors chuchoté "c'est une fille" à l'oreille de mon père.

ACTES SUD

Extrait de la publication

“LETTRES TURQUES”

série dirigée par Timour Muhidine

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans la préface de ce roman, Sema Kaygusuz dit les silences que lui ont imposé ses origines aléviées. Elle parle de sa naissance tant désirée par sa mère, qui lui a offert les mots et les rêves, mais elle ajoute le souvenir de l’instant précis où sa grand-mère, évoquant pour la première fois les massacres de Dersim en 1338, lui a lancé dans un soupir : “Ils nous ont égorgés.” Quatre mots que Sema a perçus au plus profond de son être telle une marque sur son visage.

Et ce livre se déploie à cet endroit précis de la mémoire. Porté par une langue exceptionnelle, d’une profondeur et d’un éclat cristallin, il restitue à la fois l’imbrication contemporaine du sacré et du profane, la puissance de traditions qui dépassent largement la superstition, et l’aspiration de la littérature turque à dire – enfin – le patrimoine légendaire d’une terre où se sont succédé plus d’une civilisation, des Hittites à la république d’aujourd’hui : cette terre d’Anatolie où se sont déroulés drames et malheurs sous le sceau du secret pendant si longtemps.

SEMA KAYGUSUZ

Sema Kaygusuz est née en 1972 à Samsun. Son père étant officier, elle a habité plusieurs régions de la Turquie. La Chute des prières (Actes Sud, 2009), son premier roman, a été salué par la presse française comme une réussite exceptionnelle.

DU MÊME AUTEUR

LA CHUTE DES PRIÈRES, ACTES SUD, 2009.

L'auteur tient à remercier le Conseil régional du Nord et la Villa Marguerite-Yourcenar où elle a effectué une résidence en juillet 2011.

Titre original :

Yüzünde Bir Yer

© Doğan Egmont Yayıncılık ve Yapımcılık Tic. A. Ş., 2009
publié avec l'accord de l'agent littéraire Yeşim Vesper

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02070-5

SEMA KAYGUSUZ

Ce lieu sur ton visage

roman traduit du turc
par Catherine Erikan

ACTES SUD

PRÉFACE

Comme tout un chacun j'ai été façonnée par la langue. Je me souviens comme si c'était hier comment mon être tout entier est apparu tout à coup, grâce à une seule phrase. Un jour, ma mère m'a dit comment elle avait senti l'instant où j'avais surgi comme un éclair fulgurant dans sa matrice, comment elle avait vécu le deuxième rapport amoureux pendant lequel s'était accomplie la fécondation et comment elle avait alors chuchoté "c'est une fille" à l'oreille de mon père. En l'écoutant, j'avais éprouvé, en même temps qu'une étrange gratitude, la fierté indescriptible d'avoir été appelée au monde par l'amour. À compter de ce jour, tous les événements que je rencontrais sur cette terre ont été gratifiés d'une signification unique. Cette phrase semée dans mon âme était telle que j'avais pu aller aussi loin que de rêver que ma mère, enceinte, ayant eu une envie de rayons de lune, mon père les avait recueillis pour elle. Quoi qu'il en soit, rêver, c'était un peu audacieux.

En même temps, j'avais entendu une autre phrase, dans mon enfance. C'était celle qu'avait dite une fois ma grand-mère : "Ils nous ont égorgés", avec un soupir bruyant, bien inattendu, bizarre... Sans rien dire d'autre, sans explication à ce sujet. Cette fois, ce fut une

amertume historique qui fut semée dans mon âme, dont le deuil n'est pas encore achevé.

Et pourtant, jusqu'alors, j'avais mon propre univers, mais n'avais pas d'identité dans la société. Comme tous les autres enfants, j'étais dans un espace qui dessinait des méandres entre le monde et les parents, dans une tranche de temps où personne ne pouvait pénétrer. Chaque mot était un son perméable, transparent et lyrique. Mais, après avoir entendu cette phrase : "Ils nous ont égorgés", les mots se sont endurcis, sont devenus compacts. L'audace, attisée par le désir, faisait lentement place à un accablement propre à l'exclusion. C'était comme si j'étais un fruit à deux noyaux amers, dont l'un donnait naissance à des mots glorifiant la vie, l'autre à un destin maudit. Et moi, j'étais faite de leurs deux langues. J'étais façonnée par le style de ma mère, mais bâillonnée par le silence de ma grand-mère, emprisonnée dans un discours entre vitalité et pessimisme, emprisonnée comme tout le monde, dans son propre discours.

Le premier mot dur que je rencontrai était : impossibilité. L'impossibilité de dire au dehors les histoires qui m'étaient racontées à la maison. Par ma grand-mère, j'entendais toutes sortes de fables concernant les croyances des alévis, mais, après, je recevais l'avertissement formel de ne pas colporter aux autres "ce que j'avais entendu". C'était une sorte d'éducation au silence. Je n'ai pas l'intention de m'étendre sur le point de savoir combien c'était usant de cacher que nous étions d'origine alévie, surtout dans le milieu militaire où nous vivions, mon père étant officier, de vivre claquemurée dans une société hiérarchisée, citadelle unique de l'État turc sunnite. Il est tellement évident que le levain d'une idée de nation

unique, constituée d'individus de la même espèce, prônée par les réformes de la République, n'avait pas pris et que, laissant les gémissements de côté, il faut utiliser un levain tout nouveau, car toute plainte, toute jérémiade, tout langage étranger établi pour s'opposer à l'idéologie d'appartenance à la même espèce, peut se transformer en un discours qui nourrit le militarisme, jour après jour. C'est de cette manière que sont créés les nouveaux chauvins, comme des poupées russes qui s'emboîtent. La façon de délivrer le discours de liberté et de justice de la geôle de la culture unique, d'une minorité unique, d'une religion ou d'une nation uniques, c'est, sans s'efforcer d'être au pouvoir, d'exister tous ensemble. Cette langue plurielle est un tel processus de libération qu'il ne se contente pas de faire ressortir les instruments qui ne jouent pas dans la symphonie, elle ajoute ce silence à toutes les langues qui sont au-delà de sa propre langue.

Je sais par ma grand-mère ce que veut dire le silence. Qui plus est, je ne me souviens pas l'avoir vue se taire. Elle parlait sans cesse de son enfance nécessaire, de la grande sœur qu'elle avait perdue prématurément, des créatures de l'autre monde qui peuplaient ses rêves, des djinns et des fées. Elle était un livre de vie qui livrait toutes sortes de connaissances, depuis la manière de cueillir une feuille de tabac, jusqu'aux propriétés curatives du tilleul, en passant par le difficile pétrissage du pain et la description du retour à la surface du sol de la goutte d'eau évaporée. Elle assortissait tout ce qui existait dans le monde, ou en trouvait les ressemblances : l'étoile dans le ciel et la pierre sur la terre, la montagne et la mer, le lac et le désert. Quant à moi, elle avait trouvé mon pareil : c'était le figuier. Elle m'avait appris que le figuier du jardin était mon frère. Malgré toutes ces évocations,

jamais, ne serait-ce qu'une fois, elle n'avait parlé du massacre de Dersim dont elle avait été témoin en 1938. Elle était sortie saine et sauve de la tuerie, l'une des pires de l'histoire de la République turque, avait été arrachée à sa famille, exilée, mais n'avait jamais fait de retour en arrière pour évoquer Dersim. Tandis qu'elle égrenait toutes ces connaissances sur le monde, elle restait silencieuse sur Dersim. Pourquoi donc ? Qu'est-ce qu'on tait tout en discourant ? Ce qui la faisait taire était, peut-être, la peur, sa dignité qui n'acceptait pas l'oppression, mais, beaucoup plus probablement, c'était la honte qui la rendait silencieuse, la profonde culpabilité d'avoir été sauvée d'un enfer qui n'avait pas duré plus de quelques semaines, dans lequel des milliers de gens avaient été massacrés ou déportés. C'était la honte d'être un humain, c'était le fait de ne pouvoir dépasser la stupéfaction ressentie en face de ce que des humains avaient pu faire à d'autres humains. Vu sous un autre angle, c'était une manière d'oublier consciente, qui refusait d'attribuer un sens à la cruauté.

La vérité est que je n'ai jamais vraiment connu ma grand-mère. Je n'avais ni une religion capable d'apaiser la douleur qu'elle m'avait laissée, ni la conviction suffisante pour assortir ce qui existait dans le monde, comme elle. C'est, au fond, HIZIR, son dieu, qui m'avait ouvert les profondeurs de son âme. Si HIZIR, le dieu principal de la foi des alévis de Dersim n'avait pas existé, je n'aurais pu comprendre le refuge silencieux de ma grand-mère, son refus de la colère, conquis par les prières et les vœux. HIZIR était le symbole poétique de la justice. C'était un homme immortel, capable de surgir partout et à chaque instant, apparaissant et disparaissant soudain, pouvant changer d'apparence et connaissant les choses passées et futures. Ma grand-mère considérait tout indigent

comme s'il était Hızır, le rassasiait, le réconfortait et le renvoyait dans l'abîme, le lieu entre la vie et la mort. Elle traitait chaque mendiant comme s'il était un dieu blessé et, ainsi, assimilait les indigents et les affamés à son dieu. Elle considérait les étrangers comme des êtres bénis, car elle n'avait plus personne d'autre que son précieux compagnon qu'elle invoquait en lui disant : "Allez, Hızır!"

Dans la sourate Al-Kahf du Coran qui raconte le voyage de Moïse et de Hızır, Moïse est présenté un peu comme un disciple. Avant le début du voyage, Hızır recommande à Moïse d'être patient et de ne pas poser de question en toutes circonstances qu'ils pourraient rencontrer. En effet, Hızır est décrit comme un être qui anéantit l'idée de justice que Moïse se fait sur le monde, un être qui éprouve la patience de celui-ci en faisant des actes inattendus, tels qu'endommager la barque du pauvre homme qui les avait aidés ou tuer l'adolescent innocent. Hızır qui, d'après la théologie musulmane, n'était ni saint, ni prophète, ni ange, ni derviche, mais tout cela à la fois, avait parcouru toutes les contrées au monde, revêtant toutes les formes et tous les noms, depuis Temmuz, le dieu de Sumer, jusqu'au guerrier qui avait bu l'eau de l'immortalité, lors de la campagne en Inde d'Alexandre le Grand et il était apparu à ma grand-mère sous les traits d'un pauvre homme blessé.

Ce roman est un long point d'interrogation qui scrute, depuis le seuil d'où l'observaient Hızır et ma grand-mère, le monde corrompu et, s'il appartient à l'art du roman, c'est, peut-être, en même temps, un chez-soi à deux portes qui montre l'impossibilité de révéler un secret, une terre qui n'a pas de possesseur, que tous les exilés, brandissant leur droit à une patrie, considèrent

comme leur pays. Et c'est là que j'ai réservé une place à ma grand-mère. Pourtant, je n'ai pu faire tenir sur une feuille cette honte d'être un humain qu'elle m'a léguée. Surtout, lorsque j'ai examiné les détails du massacre de Dersim, les photos et documents historiques torturants, je n'ai pu me résoudre à familiariser le lecteur avec la violence, à formuler sous forme de roman les débuts et l'issue du massacre et à décrire comme quelque chose de figé, comme si c'était un destin, l'exclusion d'hommes dévalorisés à l'extrême, qui se lisait sur les visages.

Je le sais depuis le début, pour beaucoup, c'est une approche qui va trop loin. Si nous considérons le fait que la première réaction d'une société issue d'une éducation marquée par les mensonges de l'histoire officielle est de démentir et même d'incriminer impitoyablement les victimes, écrire un roman sur Dersim en manière de réponse à la majorité des gens aurait été beaucoup plus adroit et aussi plus commode. Cependant, lorsqu'un écrivain s'aligne sur les pratiques de pensée de son pays, ce qu'il ne manquera pas de perdre en premier sera la pulsion créatrice qui l'invite à l'originalité. Il me semble qu'il était nécessaire d'ajouter à cette masse d'œuvres de la littérature mondiale qui décrit les plaies incurables ouvertes par les génocides et par les massacres, la consolation sacrée propre à une exilée, qu'on lui accorde ou non la moindre valeur.

Adorno avait dit, jadis, qu'après Auschwitz, on ne pouvait plus écrire de poésie. Tout le monde, on ne sait pourquoi se souvient de cette phrase. Pourtant, on ne se rappelle pas de l'existence de l'incomparable poète de langue allemande, Paul Celan, qui avait réussi à rester en vie dans un camp de concentration, de sa *Fugue de la mort*, qui fera, pourtant retentir éternellement la poésie

d'un peuple. À la suite de la réponse qu'Adorno reçut de Paul Celan, il revint lentement sur l'idée que l'on ne pourrait plus jamais écrire de poésie. Paul Celan avait admis le fait que c'était par le plus profond silence que sa poésie avait exprimé l'horreur la plus extrême. Depuis longtemps, bien des gens avaient, ce me semble, comme Paul Celan, raconté la souffrance vécue à Dersim comme faisant partie de leur destin. Si les tourments endurés par le peuple de Dersim ne provoquent toujours pas les lamentations malgré tant de littérature écrite pour révéler les souffrances qui ont été infligées à l'humanité et, par voie de conséquence, à toutes les créatures terrestres et célestes, je ne peux, dans ce cas, rien faire d'autre que de conseiller à certains lecteurs de se sentir juifs, arméniens, aborigènes, peaux-rouges, bosniaques, azéris de Khodjali, tutsis ou habitants du Darfour.

Je voudrais, enfin, dire que ce n'est pas seulement en turc que j'ai écrit *Ce lieu sur ton visage*, mais avec l'intention de parler la langue de tous ceux qui pleurent leurs morts. C'est avec le langage de la figue recueillie sur le figuier que je me suis proposé de l'écrire, en regardant mon frère dont le fruit, tout au long de l'histoire des civilisations, a été tout à la fois séducteur et destructeur, empoisonneur et guérisseur, semant l'effroi sur ceux qui étaient captivés par son charme et offert comme un joyau sur la table des rois, des pharaons et des sultans. Je l'ai fait pour réserver à l'écrit une part de son aventure qui provoque la jalousie et de sa force vitale. Ce que je veux dire, c'est que, tout au long de ce roman, j'étais en même temps la grand-mère rescapée du massacre et la petite-fille, en même temps Hızır et la figue aux innombrables grains. Chacun d'entre nous a écrit l'autre.

SEMA KAYGUSUZ

HÉLAS!

Je connais ta honte.

Je garde avec moi la partie la plus intime de ton moi. Depuis que je suis dépositaire de ce sentiment indéchiffrable, je n'ai pas cessé de te scruter. Un secret historique est imprimé sur ta face. Alors que la mère qui t'a mise au monde, le père qui t'a désirée n'étaient pas encore nés, tu étais déjà la dernière page d'une élégie brûlante, transmise de corps en corps. Tu ne sais comment déchiffrer les lettres gravées sur ton visage. Bien que tu n'en aies pas réalisé la cause et ne parviennes pas en assembler les lignes, faute de savoir par quel bout commencer, cette honte mystérieuse qui pèse sur toi t'empêche de grandir.

D'autre part, quand tu rencontres des sentiments déjà connus, ce qui est inscrit sur ton front s'efface aussitôt. Par exemple, lorsque le mépris fait glisser ta lèvre vers la gauche ou encore si tes yeux se remplissent de larmes lorsque te gagne la nostalgie, je ne peux pas apercevoir sur ton visage le plus petit mot qui rappellerait ta honte. Parfois, cependant, quand tu t'abstrais du monde, en proie à une profonde mélancolie, plongée dans l'espace d'un sentiment inconnu, tu ne te souviens de rien. Et alors,

je te retrouve en proie à une douleur envahissante provoquée par le souvenir obscur d'un événement que tu ne parviens pas à évoquer.

Ce matin, lorsque je me suis approchée de toi, tu étais restée dans un courant d'air, en proie à une de tes périodes d'absence absolue, au seuil des portes qui s'ouvrent sur les profondeurs de la mélancolie. Ton esprit, épuisé par l'insomnie, était rivé sur les voilages agités par la brise, sur les photos accrochées au mur, sur une petite araignée qui pendait au bout du fil qu'elle avait secrété laborieusement. Il dévalait la pente vers le tréfonds de toi-même, vers la demeure de la mélancolie, associé à chacun de ces objets parce qu'ils évoquaient et, dans ton lit, ton corps se tordait passivement en tâchant de se mettre à l'unisson de ce foisonnement involontaire. Tu étais restée là, l'âme ailleurs, faisant face toute seule à des étrangers qui ne prononçaient pas un mot d'encouragement. Ils étaient au-delà des portes de cette demeure et, debout au milieu du dédale des corridors, te convoquaient à un voyage sans retour, en vue de parcourir l'univers infini de la mélancolie. L'un était une vieille femme aux cheveux blancs comme le bleuté de la glace, l'autre un homme saint, au visage effacé, surgi des récits pleins d'espoir des fêtes du printemps. Je les connaissais tous deux, mais ne parvenais pas à savoir comment. Quant à la porte du milieu de la mélancolie, elle s'ouvrait sur un figuier. Sur ce seuil, tu pouvais respirer le parfum âcre des feuilles d'un figuier adulte qui allongeait ses branches noueuses et blanchâtres chargées de fruits violets.

Tu n'étais pas auprès de moi. Au lieu de te voir, je ne pouvais saisir que la douleur aiguë qui s'emparait

de tes os et puis la sueur au creux de tes paumes et l'élanement que tu ressentais aux reins... Tu étais accablée. Un mal ancien avait rapetissé ton moi, tout le temps que tu avais vécu s'était tassé, réduit à un pépin de figue. Repliée sur toi-même dans ton lit, tu écoutais le battement lancinant de ta chair. C'était comme si tu avais peur d'ouvrir les yeux. Tes bras repliés cachant ton visage, tu t'efforçais de refermer la porte extérieure de la mélancolie. En vérité, peut-être souhaitais-tu sauter dans un autre temps, dans lequel tu ne serais pas encore née et où, en conséquence, tu ne mourrais pas, dans un espace sans relation d'association. Entre nous se glissait un éloignement qui se comptait en siècles. Nous nous trouvions toutes les deux sur le même coin de la Terre, mais en des temps différents. J'observais combien tu te sentais divisée. Tu étais l'héroïne principale d'une histoire triste qui avait emprunté à une femme, torturée dans un autre temps, sa conscience d'être une victime qui avait débordé dans le temps présent. Tu te tourmentais et, qui plus est, étais effrayée par un spectre dont tu sentais sur ton drap la trace fraîche de la sueur. C'était si réel que tu ne pouvais le nier et cela traversait le temps où tu vivais. Ton spectre et toi, vous veniez de sortir du feu de Hidrellez.

Il me faut parler du premier brasier de Hidrellez que tu aies jamais vu. Dans un temps où tu n'existais pas encore en réalité, mais où ta mémoire a commencé à être tissée, il y a de cela quelque soixante-dix ans. Ta qualité essentielle était la simplicité, comparable à une étincelle, une pierre rougeoyante au fond du feu, aux brindilles séchées qui crépitent dès qu'elles commencent à brûler. Tu considérais tout ce qui se passait avec l'œil des rochers argentés au flanc de la montagne. Tu étais un lieu. La spiritualité diffuse dans l'espace était un état d'esprit permanent au-dedans de toi. Ce jour-là, tu étais en même temps la flamme qui se consume et l'homme qui se réchauffait au feu.

Quarante personnes, lassées de marcher en portant leur fardeau sur leur dos depuis des jours et des jours, affamées, s'étaient assises auprès du feu et s'étaient désespérément serrées les unes contre les autres. Les enfants sentaient l'urine. Leurs vêtements et leurs voiles étaient en lambeaux. Depuis bien longtemps, ils n'avaient trouvé rien d'autre que des épinards sauvages à se mettre sous la dent. C'étaient des exilés, mais qui n'étaient pas conscients de l'être. Le profond sentiment de culpabilité que

suscitait en eux le fait d'être restés en vie les rendait totalement silencieux. Ils refusaient de s'endormir, de peur de revoir le cauchemar du paysage ensanglanté qu'ils avaient laissé derrière eux. L'eau, le feu, le pain avaient complètement changé de sens pour eux. L'eau sentait le sang, le feu poussait des cris perçants, quant au pain, il devenait une bouchée sacrée dont on attendait que le Ciel la fasse pleuvoir sur la terre. Ces gens assis près du feu n'avaient plus peur de la mort, désormais. D'ailleurs, ils étaient tellement mourants qu'il était impossible de les tuer davantage. Depuis qu'ils étaient descendus du train qui arrivait d'Elazığ, ils étaient insensibilisés. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, tout en enterrant ceux qui n'avaient pu résister à la malaria et à la faim, le monde n'était que souffrance. Ils étaient comme Job qui suppliait Dieu en disant "Mon âme est lasse de son corps", l'univers connu et inconnu, les sept cieux, les sept terres, tous étaient constitués désormais d'un corps qui se tordait de douleur.

Parmi eux se trouvait un homme dont le nom était Cafer. Il avait un œil caché par un foulard attaché très serré et l'autre, tout rouge. C'était comme s'il gardait cet œil découvert, non pour lui permettre de voir, mais de pleurer. L'homme se mit à murmurer en se balançant d'avant en arrière, comme s'il disait quelque chose au feu, comme si, seul, le feu devait le comprendre. Ces mots se pressaient dans sa bouche : "Ô HIZIR, ô HIZIR, mon frère secret, où es-tu donc ? Es-tu auprès de Dieu, sur la terre, devant Moïse ou tout contre Gabriel ?"

Pendant ce temps-là, le soir tombait. Il régnait en ce lieu un calme trompeur, accompagné de jeux de lumières reflétées par les rochers pointus. Sur les

pentés, les contours des arbres s'estompaient lentement et, dans la pénombre, disparaissaient les sentiers et les passages. Ceux qui se pressaient autour du feu avaient troqué leurs loques contre un amas de silhouettes noires, assises, toutes voûtées. La supplication teintée de reproches que Cafer lançait en direction de Hızır se transforma, quelques minutes plus tard, en une prière rythmée par les quarante personnages. Sans que l'on s'en rende compte, un lien s'établissait désormais entre la quiétude et la souffrance. Leur attente espérait tout de Dieu. Tandis que, au sein de cette immobilité pesante, la voix de Cafer rendait l'atmosphère encore plus tendue, une fille se leva, quitta sa place en secouant sa jupe.

Cette fille, c'était ta grand-mère, Bese. Elle avait un petit grain de beauté sous la lèvre inférieure, que sa mère baisait quand elle la câlinait. Cette fille était la seule encore en vie de toute sa nombreuse famille. Depuis qu'elle avait vu la dépouille de son frère flotter au fil de la rivière Munzur, elle ne parlait à personne, si elle n'y était contrainte.

Bese se leva donc lentement et se mit en marche. Comme elle s'éloignait en direction du bois, personne ne se préoccupa d'elle, pensant qu'elle était allée se soulager. Si l'on avait remarqué le fait qu'elle se tenait le dos tout droit, les omoplates ressorties et qu'elle marchait d'un pas vif, sans traîner les pieds, l'on aurait peut-être compris qu'il y avait quelque chose de bizarre dans ce départ de Bese.

Cette nuit-là, Bese ne revint pas. On partit à sa recherche aux quatre coins de la région. Ces gens ne pouvaient plus supporter l'idée de perdre encore quelqu'un et, dans le cas où elle serait morte et restée là quelque part, de la laisser ainsi. Abandonner

encore quelqu'un, ils ne pouvaient accepter cela. Ils recherchèrent donc Bese. Lorsque leurs voix furent éraillées à force de crier, ils s'enfoncèrent dans la forêt en frappant des pierres les unes contre les autres. Au fur et à mesure que la frayeur les gagnait en entendant les cris stridents des oiseaux de proie et qu'ils sursautaient au moindre roulement de pierre ou au moindre bruissement des arbres, toutes sortes de légendes commencèrent à circuler sur Bese. D'après l'une, Bese était parmi eux, mais invisible, une autre voulait qu'elle soit déjà morte, mais que son âme vienne seulement de la quitter. Une autre encore évoquait la possibilité que la jeune fille se soit mêlée aux djinns.

“Je n'ai rien à faire avec les djinns, s'écria une vieille femme. Si nous renonçons à Bese, c'est toute sa famille que nous perdrons. Je ne quitterai pas ces lieux avant que nous ne la récupérions!”

Le matin du troisième jour, Bese surgit, la chevelure en bataille, à demi nue, les genoux et les bras couverts de bleus et d'égratignures. Elle avait peine à parler car ses côtes lui comprimaient les poumons. Il semblait que son être profond avait totalement changé. Elle avait abandonné sa réserve, remplacée par un air de défi. Elle semblait désormais irréductible. Son attitude intransigeante repoussait tout le monde et mettait une distance infranchissable entre sa tribu et elle. Savoir que tous les êtres qui existaient étaient pétris de la même poudre d'étoiles était désormais, pour elle, une consolation sans valeur. Elle se rendait compte qu'être vivante consistait à extraire de la vie une nouvelle ligne de conduite. Ressuscitée avec une nouvelle anxiété, une nouvelle morale, Bese renaissait cette fois-ci avec une nouvelle blessure.